

Une jeunesse sous Perón (et Evita)

Pierre Tripier

Sociologue retraité

Ptripier40@outlook.fr

Les contingences d'une carrière de diplomate amenèrent mon père, ma mère et leurs sept enfants à débarquer à Buenos Aires fin Mai 1940 et en repartir presque sept ans plus tard, en Juin 1947. Mon père n'était pas maréchaliste (ni gaulliste non plus) : lors de la réception de la « colonie française » le 14 Juillet 1941 dans son discours à la colonie française, il cita Tacite : « Nous savons que nous sommes en révolution quand plus personne n'est d'accord sur les objectifs suivre ». Il croyait que cette façon détachée de prendre l'évènement permettrait de concilier les uns (les pétainistes), les autres (les gaullistes) et ceux qui pensaient seulement à maintenir une nation unie, dont il faisait partie.

Cela ne plût pas aux pétainistes, du moins il l'a toujours cru. Les partisans de Laval cherchaient à se débarrasser de Peyrouton qui avait été le premier ministre de l'Intérieur de Pétain. Il avait été ambassadeur en Argentine, on l'y renvoya. Mon père fut mis à la retraite par anticipation, mais, ayant sept enfants à charge, il décida de rester dans le pays du bœuf. Il voulut quitter Buenos Aires pour ne pas avoir à rencontrer son successeur. Nous atterrîmes, après un court séjour en Uruguay, dans un faubourg de Cordoba, au centre de l'Argentine. J'avais alors l'âge du collège mais si mon frère aîné fut pensionnaire au Lycée français de Buenos Aires, le reste des enfants dut se contenter d'un enseignement purement « criollo ». Je bénis le ciel de cette conjonction de facteurs qui me permit d'aller en classe sur place, donc de connaître des argentins de classe moyenne et à la limite de la pauvreté.

Le faubourg que nous habitons avait encore des terrains vagues que nous côtoyions pour aller à l'école. Il y avait là des personnes très aisées (par exemple un médecin, oncle du « che » Guevara), mais aussi très pauvres : je me souviens que les jeunes enfants de l'épicier le plus proche ne pouvaient pas aller en classe car ils n'avaient pas de chaussures. L'épicier, nouvellement installé, n'avait pas, disait-il, de quoi leur payer des espadrilles. Les rues étaient en terre battue, les voitures rares et beaucoup de gens se déplaçaient à bicyclette, à cheval, à dos d'âne ou en charrette, quelques fois en sulky ou en voiture à chevaux.

La musique populaire partageait aussi les gens : beaucoup d'enfants de classes moyennes préféraient au tango, qu'ils estimaient vulgaire, la musique dite tropicale, samba ou rumba.

Sans avoir fait une étude approfondie de la question je pense que les droits sociaux, avant Perón, devaient exister peu. A la campagne en tous cas on avait du mal à en faire respecter. Je me souviens d'un ancien charpentier de marine français. M. Jaffret, qui racontait son aventure. Il travaillait dans un port de la province de Buenos Aires lorsqu'il vit une annonce dans un journal : une estancia de la province d'Entre Rios cherchait un charpentier, bonnes conditions de logement, de travail et de rémunération. Une fois sur place il fut à proprement parler réduit en esclavage : il était certes nourri et logé, mais ne reçut aucun émolument pour son travail et était constamment surveillé par les gardes armés de l'estancia. Comme il devait faire ses planches avec des arbres de la propriété, il repéra un tronc creux, le coupa, et une nuit se laissa glisser sur le fleuve en l'utilisant comme canoé pour s'échapper de cet enfer. Son engagement avait été fait de la main à la main, sans aucun contrat signé. A

l'époque, disait-il, c'est comme cela que l'on se faisait embaucher. Je sais bien que *testis unus, testis nullus* mais je suppose que l'on devrait retrouver, dans les 4000 volumes des péronologues, de quoi charpenter ce souvenir.

Les coups d'Etats militaires se succédèrent pendant mes premières années argentines, après celui de Rawson en 1943, vint celui de Ramirez, puis celui-ci fut renversé en 1944 par Farrell qui avait été son vice-président. Celui-ci nomma Perón secrétaire d'Etat au travail et à la santé.

J'ai un souvenir à la fois vague et vivace de la période qui va des premiers pas de Perón, son ascendant sur les syndicats, son arrestation puis sa libération quand une masse d'ouvriers envahit le 17 Octobre 1945 la place de Mai, où se trouve la Présidence de la République. Mon père interprétait cette arrestation comme la manifestation de l'emprise nouvelle des Etats Unis sur l'Argentine qui avait été amenée au mois d'Avril à signer le traité de Chapultepec. Entre autres, ce traité poussait toutes les nations latino-américaines à se joindre à l'effort de guerre contre les nations de l'Axe et réaffirmait, entre autres contre l'Angleterre, la dépendance de ces pays vis-à-vis des Etats Unis, selon le sacro-saint principe, encore en vigueur aujourd'hui, du destin manifeste¹.

Je me souviens par contre bien qu'à l'occasion du premier anniversaire la libération de Paris il y eut une sorte de meeting à l'université de Cordoba où la jeunesse étudiante clamait son désir de démocratie et où s'élevaient des voix contre Farrell et Perón.

Je me souviens aussi que dans le collège que mon frère jumeau et moi fréquentions mes camarades de classe se divisèrent vite en péronistes et anti-péronistes. Les amis de mes parents craignaient Perón ou le haïssaient, mais c'étaient des amoureux du boléro et de la samba alors que j'aimais la musique rugueuse du bandonéon. Ayant une petite radio personnelle, je passais pas mal de temps à écouter le tango. Je le trouvais plein de force et de vitalité alors que les musiques caribéennes me semblaient trop langoureuses, « cursi ».

Le meilleur poste de radio pour écouter le tango et n'écouter que cela, était Radio Belgrano. Une speakerine attirait l'oreille, elle s'appelait Eva Duarte. Alors que dans les journaux que lisaient mes parents, *La Prensa* et *La Nación* se succédaient des photographies de bœufs primés et de jeunes débutantes de la bonne société et leurs fiancés, la voix d'Eva Duarte parlait à un tout autre peuple et sur de toutes autres questions.

Lors de la campagne électorale qui vit l'élection de Perón fin 1945, la désormais Eva Duarte de Perón attaquait les riches, ceux qui évadaient leur argent du pays, et louait celui qui avait créé un statut du *peón*², le protégeant juridiquement, lui octroyant salaire, repos dominical, vacances payées, etc. Elle lança aussi le slogan Braden o Perón, Braden étant l'ambassadeur des Etats Unis en Argentine et partisans farouche de la soumission de tous les pays du continent au sien. Il se distinguera ensuite en tant que spadassin de l'United Fruit, en faisant démissionner le président Arbenz du Guatemala. S'il essaya la même méthode sur Perón, il échoua, mais je me souviens que la première manif de ma vie fut de défiler en criant

¹ Je recommande à tous ceux qui pensent que la doctrine du destin manifeste (donné par Dieu aux Etats Unis pour mener a politique extérieure la meilleure et celle qui leur est la plus profitable) est morte avec Theodor Roosevelt, de lire le livre du général Vincent Desportes, ancien attaché militaire à Washington, « Le Piège américain ». Economica. Paris, 2011.

² Peón : ouvrier agricole.

« Perón si, Braden No » et de m'être fait attraper par mes parents qui me rappelaient qu'en tant que français je ne devais pas participer aux controverses politiques argentines. Je leur répondis qu'ils supportaient bien les litanies anti-péronistes de leurs amis, sans réagir ni quitter leur domicile.

Eva Duarte, désormais Evita alla, pendant la campagne électorale, jusqu'à promettre que tout argentin pourrait avoir sa maison, envoyer ses enfants à l'école, garder des dents saines et une assistance de santé. L'enthousiasme que l'on sentait dans les autobus, dans la rue et même dans mon collège était palpable, aussi bien que la haine qu'elle suscitait de la part de la classe moyenne supérieure des amis de mes parents.

Contre Perón se présentèrent deux candidats, l'un du parti conservateur, l'autre de l'Union Démocratique. Cette Union Démocratique était une réunion de partis qui paraîtrait baroque de nos jours, des communistes, des socialistes, des membres des différentes branches du radicalisme et des libéraux. Ils firent une campagne anti-péroniste dont je ne me souviens pas. Mais reste vif dans ma mémoire le fait qu'ils mirent en haut de leurs promesses l'instauration du divorce. Cela poussa l'Eglise catholique, qui savait que le parti conservateur n'avait aucune chance de l'emporter, à appuyer la candidature de Perón et, ainsi, il gagna l'élection.

Aussitôt élu, il nationalisa la Banque Centrale et établit le contrôle des devises et le contrôle des marchandises. L'Argentine était alors, grâce à ses fournitures de blé et de viande, le second pays du monde le plus riche.

Pour bien comprendre la situation économique du pays, il faut se souvenir que les guerres dites mondiales mais très largement européennes, ainsi que la crise économique de 1929, furent des occasions, pour des pays comme le Brésil, l'Argentine, le Chili, le Pérou, etc. de s'industrialiser. Une industrialisation dite de substitution car on se mit à fabriquer pour le marché intérieur des produits que l'on ne pouvait plus importer.

Il restait en 1945, en Argentine, des traces de la première industrialisation après la guerre de 1914-18, mais ce fut l'objectif de Perón de la relancer et la diversifier. Il y avait à Cordoba une ancienne industrie aéronautique qu'il relança et lui adjoignit une industrie automobile. Il nationalisa le chemin de fer, qui appartenait à une société anglaise et, un peu partout attisa l'industrialisation. Mes anciens camarades de collège et leurs frères aînés profitèrent de cette modernisation et je retrouvai certains, trente à quarante ans plus tard dans des positions directoriales dans un Argentine qui n'avait plus rien à voir avec celle de ma jeunesse, en particulier les alentours de Cordoba s'étaient très largement urbanisés. Jusqu'à la fin de la guerre de Corée, en 1952, l'aisance financière se maintint, et le péronisme put distribuer les revenus nationaux au peuple et aux classes moyennes, qu'il avait aidé à se multiplier, mais tout de suite après la fin de cette guerre les anciennes puissances industrielles reprirent le dessus et Perón, qui avait perdu son inspiratrice et épouse, fut de nouveau destitué. Il reviendrait vingt ans plus tard après avoir fait la paix avec les Etats Unis, grâce à l'intermédiation de la loge P2 italienne et en promettant de débarrasser l'Argentine des communistes, des guévaristes et de l'aile gauche de ses partisans. Mais il mourut avant de réussir ce programme.

Le Péronisme avait modernisé aussi la législation sociale de l'Argentine et l'avait fait, d'après moi, moins en copiant l'Italie Fasciste (Perón a accédé et s'est maintenu au pouvoir grâce à des élections normalement correctes ; Mussolini n'a jamais favorisé la classe ouvrière

italienne) que des réformateurs latino-américains, dictateurs ou pas, nationalistes et opposants du grand voisin du nord, comme le Mexique de Cardenas, le Brésil de Vargas, le Guatemala d'Arbenz, et plus tard le Pérou de Velasco et le Chili d'Allende. Tous ont eu le souci d'introduire les législations sociales les plus favorables aux salariés qu'ait connu le monde dit libre et de lutter contre l'emprise économique-politique des pays hégémoniques, comme l'Angleterre ou les Etats Unis. Perón le fit aussi en créant un syndicalisme nourri par une dîme prélevée sur chaque salaire, mais qui, en revanche, offrait aux salariés des colonies de vacances dans des lieux jusque-là réservés à l'élite.

Mais si le gouvernement de Perón avait modernisé l'Argentine, le côté obscur du péronisme se laissait aussi voir dès 1946 - 1947 : je me souviens qu'avant que je ne quitte le pays, le petit caïd local, moitié voyou, sans aucune formation secondaire, était devenu agent de police et menaçait les enfants de bourgeois qui l'avaient autrefois ignoré ou méprisé.

Je me souviens aussi, à la montagne l'été, de m'être fait prendre en stop par deux jeunes hommes blonds, conduisant une voiture neuve, dont l'espagnol laissait passer un accent germanique prononcé et qui voulaient savoir s'il y avait des anglo-saxons dans la région. J'ai cru les revoir quarante ans plus tard en essayant de retrouver la maison où j'avais passé cet été 1946.

Quand je suis revenu en France, j'ai voulu devenir 100 % français. J'ai donc laissé mes souvenirs argentins de côté pendant plusieurs décennies et n'ai pas pu ou voulu, malgré quelques opportunités, m'intéresser à l'Argentine. L'âge venant, j'ai voulu y revenir en accompagnant quelque étudiant doctorant. J'avais pensé que le péronisme était un feu de paille, que seul survivait le mythe de ses promesses mal tenues. Une fois de retour sur place, j'ai dû me rendre à l'évidence, le péronisme structure la vie politico-sociale de l'Argentine. Au cimetière de la Recoleta la tombe d'Evita est visitée constamment et sa photographie ceinte d'une couronne de sainte est toujours l'objet d'une ardente vénération.

Un jour, en me promenant dans le quartier de la Boca, à Buenos Aires, j'ai vu sur un balcon trois mannequins en tissu, ils représentaient les enfants du peuple argentin qui, nés de rien, sont devenus connus du monde entier et les emblèmes de ce peuple : Gardel, Evita et Maradona. Le mythe populaire dans toute sa simplicité et beauté.